

Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie

M. Antoine COMPAGNON, professeur

COURS : 1966, *ANNUS MIRABILIS*

Pourquoi 1966 ? (4 janvier 2011)

Après deux années consacrées à Proust (« Mémoire de la littérature », « Morales de Proust »), et deux années à l'écriture de vie (une première année générale et large, une seconde année exclusivement sur Montaigne), on a tout à fait changé de sujet et abordé l'époque contemporaine dans un projet pluridisciplinaire et interculturel.

Depuis longtemps, j'avais l'idée de mener une recherche sur une année, de la suivre tout du long, mois après mois. Ce serait faire le roman d'une année, la revivre à son rythme, sous tous ses aspects, dans tous ses détails, lire tous les livres, parcourir toute la presse, voir tous les films, écouter la radio, regarder la télévision, se replonger dans la vie quotidienne, les chansons, la publicité, la mode, etc.

Ce fantasme, peu original, pourrait remonter à un souvenir des *Misérables* où un chapitre porte le titre « 1817 » (t. I, livre III, chapitre I) et commence ainsi : « 1817 est l'année que Louis XVIII, avec un certain aplomb royal qui ne manquait pas de fierté, qualifiait la vingt-deuxième de son règne. C'est l'année où M. Bruguère de Sorsum était célèbre. Toutes les boutiques des perruquiers, espérant la poudre et le retour de l'oiseau royal, étaient badigeonnées d'azur et fleurdelysées. » Suit un copieux résumé énumérant tous les faits et gestes les plus significatifs comme les plus insignifiants. Tous les événements sont ainsi rappelés et mêlés : faits divers, drames, catastrophes, naufrages. Viennent ensuite les rengaines, les scies, la nécrologie.

Hugo est né en 1802, il a 15 ans en 1817 ; il revoit sa jeunesse, se souvient d'anecdotes, mais il a aussi enquêté, compilé. Et pourtant, 1817 est une année qui ne compte pas pour l'histoire, c'est une année creuse. « Voilà, pêle-mêle, ce qui surnage confusément de l'année 1817, oubliée aujourd'hui », juge-t-il.

Pourrait-on en dire autant de 1966 ? Année oubliable dont on voudrait dégager un pêle-mêle de détails pour en faire la « physionomie », relever ses incidents négligés par l'histoire, l'écume de ses jours.

Mais pourquoi 1966 ? Valait-il mieux prendre, pour tenter l'expérience, une année plate, plane, lisse, indifférente, une année de plaine, ou bien une année saillante, escarpée, frappante, proéminente, une année de montagne ? Une année tirée au sort ou une année majeure, tournant, seuil ? Cette alternative pourrait être factice, car le risque semble grand de faire d'une année banale une année exceptionnelle en l'approfondissant. Comme le dit Hugo, « il n'y pas de petits faits dans l'humanité ». Inversement, on courrait le risque de découvrir qu'une grande année ne l'était pas vraiment.

On aurait pu faire le choix du pur arbitraire. Il existe ainsi des livres sur des années quelconques, des années de hasard. J'en connais au moins deux : l'un sur 1926 par Hans Ulrich Gumbrecht, *In 1926 : Living at the Edge of Time* (Harvard UP, 1997) : sorte de catalogue, dictionnaire, encyclopédie d'une année qui fut notamment choisie parce que aucun historien ne lui avait donné d'importance ; l'autre sur 1929, par Stefan Andriopoulos, *1929. Beiträge zur Archäologie der Medien* (Suhrkamp, 2002), année de la première émission de télévision en Allemagne.

Et pourquoi faut-il admirer cette année-là ? En quoi est-elle une *annus mirabilis* ? Le latinisme est en fait un anglicisme. Pour l'*Oxford English Dictionary*, c'est de 1666 que date la première occurrence de cette expression. C'est pourtant une année de désastre, avec le grand incendie de Londres, mais aussi une année qui aurait pu être pire, étant donné la magie du chiffre 666 dans l'Apocalypse.

Il y a cependant un modèle plus sérieux : l'année 1913, moment d'un prodigieux renouveau des lettres et des arts, à la veille de la grande guerre, moment de l'explosion moderne, de l'Ève de Péguy, de *La Prose du Transsibérien* de Cendrars, d'*Alcools* et des *Peintres cubistes* d'Apollinaire, de *La Colline inspirée* de Barrès, de *Jean Barois* de Martin du Gard, du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, de *Du côté de chez Swann* de Proust, et encore de quelques œuvres restées plus confidentielles comme *Locus solus* de Roussel, le *Journal d'A.O. Barnabooth* de Larbaud, ou « Le roman d'aventure », article-programme de Jacques Rivière dans *La NRF*. Il y eut aussi Braque et Picasso, Duchamp, Stravinski et les Ballets russes. Mais tout s'évanouira dans la guerre. 1913 est un accident.

L'année 1966 est-elle du même ordre ? Entre 1965, dont elle est inséparable, et 1968, dont elle est prophétique ? Ajoutons qu'on désigne ainsi l'année culturelle, scolaire et théâtrale, et non l'année civile. Pour les besoins de cette recherche, 1966 commencera le 1^{er} septembre 1965. 1966 n'est pas une année visible, mais une année *séminale* sur le plan culturel, littéraire, cinématographique, théâtral, sur le plan politique, économique, démographique et social.

Rappelons pour commencer quelques moments forts de 1966. Sur le plan politique, c'est l'année de la première élection du président de la République au suffrage universel depuis 1848 (les 5 et 19 décembre 1965), de la mise en ballottage inattendue du général de Gaulle par François Mitterrand et Jean Lecanuet au terme d'une première campagne dite américaine. C'est aussi une année pleine d'incidents : affaire Ben Barka (enlevé le 29 octobre devant la brasserie Lipp) ; retrait annoncé de l'OTAN ; procès des écrivains Siniavski et Daniel à Moscou début février ; comité central du PCF à Argenteuil en mars et résolution sur les problèmes idéologiques et culturels, donnant leur liberté aux artistes et aux intellectuels ; bombardements américains du Nord-Vietnam et protestations en France ; voyage de De Gaulle en URSS en juin, discours de Phnom Penh le 1^{er} septembre condamnant les États-Unis ; début de la Révolution culturelle en Chine.

Sur le plan culturel, c'est l'arrivée des *baby boomers* dans les universités, l'année du plan Fouchet pour l'enseignement supérieur, la construction de campus universitaires, la grande enquête sur la jeunesse de France, lancée par François Missoffe au printemps 1966. C'est aussi l'inauguration de la maison de la culture d'Amiens, la sortie de quelques films mémorables (*Pierrot le fou* et *Masculin féminin* de Godard, *Au hasard Balthazar* de Bresson, *Un homme et une femme* de Lelouch, *La Religieuse* de Rivette, *Les Amours d'une blonde* de Milos Forman, *Juliette des esprits* de Fellini, ou *Cul-de-sac* de Polanski). On se souvient aussi des manifestations contre les *Paravents* de Genet, du prix Renaudot pour *Les Choses* de Perec, ou du succès inespéré des *Mots et les Choses* de Foucault.

1965-1966 a bien été un tournant. Le sociologue Henri Mandras faisait commencer la « Seconde révolution française » en 1965 : simultanément le taux de natalité diminue et la productivité du capital fixe commence à baisser. C'est l'entrée dans la société de consommation, le triomphe du modernisme gaullien avec le Cinquième Plan, l'adoption du schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme à Paris, la création des villes nouvelles, la construction du RER et de la tour Montparnasse. On sort alors d'une guerre de vingt-cinq ans (1938-1962), on prend doucement conscience de la croissance. La France se découvre plus prospère qu'elle ne le croyait. C'est le moment du transistor, de la mobylette, du briquet jetable, de la Peugeot 204 et de la Renault 16.

L'édition connaît aussi de profondes transformations, notamment en sciences humaines, avec un nouveau public enseignant et étudiant. En 1965-1966, il y a 400 000 étudiants en France, 25 000 enseignants du supérieur. *L'Express* et *Le Nouvel Observateur* deviennent des magazines à l'américaine, tandis que sont lancés *La Quinzaine littéraire* et le *Magazine littéraire*. Les revues à la page, *Critique*, *Tel Quel*, démodent *Les Temps modernes*. Apparaissent ou se développent de nombreuses collections de poche ambitieuses (« Idées », « 10/18 », « Poésie/Gallimard »). Le succès de quelques titres fameux de la saison serait incompréhensible dans l'ignorance de ce contexte démographique, économique, politique, social, culturel : *Pour Marx* et *Lire le Capital* d'Althusser chez Maspero ; *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste et *Les Mots et les Choses* dans la « Bibliothèque des sciences humaines » de Pierre Nora chez Gallimard ; *Figures* de Gérard Genette au Seuil, dans la collection « Tel Quel » ; les *Écrits* de Lacan également au Seuil à l'automne. Sans oublier *Critique et vérité* de Barthes, riposte du printemps 1966 à *Nouvelle critique, nouvelle imposture*, le méchant pamphlet de Raymond Picard paru à l'automne 1965 chez Pauvert, dans la collection « Libertés ».

Ce cours sera donc non seulement littéraire, mais aussi culturel au sens large. On tentera de saisir cette année dans toute sa diversité et de croiser les perspectives : démographie, politique, urbanisme, éducation, philosophie, sociologie, film, télévision, chanson. Faire un cours sur 1966, c'est se risquer à parler non seulement de haute culture, mais aussi de culture de masse.

Les nouveaux intellectuels (11 janvier 2011)

Le boom culturel du milieu des années 60 est inséparable de l'émergence d'un nouveau public et de nouvelles couches intellectuelles. Les étudiants forment désormais un groupe social caractérisé par une croissance rapide et une importante féminisation. *Blanche ou l'oubli*, le roman d'Aragon écrit en 1966 et publié en

1967, peut être lu comme la chronique de l'année. Son héroïne, Marie-Noire, jeune fille de bonne famille, a étudié les lettres et travaille dans les relations publiques chez un éditeur ; elle n'a pas fini sa licence, n'allant, schéma typique, sans doute pas plus loin que la propédeutique.

1966 est le moment étudiant, le sommet de la première massification de l'enseignement supérieur. Avec le cumul du prolongement des études et de l'arrivée du baby-boom, on compte entre 400 000 et 475 000 étudiants en France. La réforme de l'université, lancée par Christian Fouchet pour les accueillir, est importante : création des IUT, suppression de la propédeutique, création du DEUG, et alternative de la licence et de la maîtrise. Georges Pompidou parlait à l'Assemblée non pas de réforme, mais de révolution. 1966 est un tournant mal engagé dont on subit encore les effets dans l'enseignement supérieur. Le système universitaire doit faire face à l'afflux massif de nouveaux étudiants qui s'orientent surtout vers les facultés de lettres et de droit. On lance pour satisfaire aux besoins un vaste plan de constructions de collèges d'enseignement secondaire et de campus : le nombre des universités est multiplié par deux. Les conséquences sur le public intellectuel sont majeures : le personnel de l'enseignement supérieur passe de 2 090 personnes en 1940 à 11 000 en 1960 puis 25 000 en 1965.

Le plan Fouchet compte orienter cette massification. En 1965, on croit à la planification des emplois : on veut former les emplois du futur dans les IUT ; on cherche à lier économie et formation, mais ce choix s'avère rapidement un échec. Produire des travailleurs futurs prend du temps et la planification reste toujours indicative. Le plan Fouchet prévoyait en 1972 166 000 étudiants dans les IUT (ils seront 43 000) et n'a pas su voir que les « nouveaux intellectuels » n'iraient pas dans les IUT.

La réforme de la licence, par le décret du 22 juin 1966, définit un premier cycle de deux ans, semblable à la propédeutique en sciences (tronc commun), mais désormais spécialisé en neuf sections en lettres et sciences humaines (lettres classiques, lettres modernes, langues vivantes, histoire, histoire de l'art et archéologie, géographie, philosophie, psychologie, sociologie) ; on choisit désormais sa discipline dès l'entrée à l'université. Puis le deuxième cycle distingue deux branches : licence vers l'enseignement secondaire, maîtrise vers la recherche.

La suppression de la propédeutique, scientifique ou littéraire, est un choix que l'on regrette toujours. La spécialité choisie dès la première année de faculté a posé immédiatement des problèmes de réorientation. Subsiste également une interrogation sur la place des sciences de l'homme dans les facultés : les textes ne disent pas ce qu'elle sera. La faculté des lettres, gonflée de nouveaux effectifs, n'est plus professionnelle et ne forme plus seulement des futurs enseignants. Le doyen Grappin, de la faculté des lettres de Nanterre, dénonçait l'idée d'une culture générale trop classique, les études de lettres étant destinées à former non seulement des professeurs, mais aussi de futurs travailleurs du secteur tertiaire.

Ces nouveaux étudiants sont souvent perdus dans les universités. Avec l'explosion de la démographie étudiante eut lieu une explosion des troubles psychologiques en milieu étudiant (le Bureau d'aide psychologique universitaire a ouvert en 1956). Le milieu universitaire est pathogène pour les étudiants. Les enfants des classes aisées, comme les nouveaux étudiants originaires des classes moyennes, sont en marge. « Après le policier et le prêtre, l'étudiant est le plus universellement méprisé », dira la brochure situationniste de Strasbourg à l'automne 1966.

Pourquoi aborder ces données dans un cours de littérature ? Parce qu'étudiants et enseignants forment les nouveaux intellectuels, le lectorat des journaux, des livres, des revues et le public des films. Quand ce nouvel étudiant, petit-bourgeois et non plus héritier, entre-t-il en littérature ? Quand devient-il personnage de roman ? Quel est l'équivalent de *L'Éducation sentimentale*, du *Bachelier* ou du *Disciple* pour 1966 ? On trouve des étudiants chez Beauvoir, mais ce sont des normaliens, non pas de « nouveaux intellectuels ». Les nouveaux romanciers, les hussards, les telquelien(ne)s ne sont pas étudiants, ou alors s'ils sont passés par la faculté, c'est encore par celle de droit, comme les écrivains du XIX^e siècle. Dans *Bonjour tristesse*, on trouve bien un étudiant mais il est en droit et en vacances. C'est l'étudiant héritier et non boursier.

Le Procès-Verbal de Le Clézio pourrait bien être le premier roman du nouvel étudiant (Le Clézio est l'un des derniers propédeutes, étudiant de lettres à Nice puis à Aix, un peu plus âgé que les « nouveaux intellectuels »). Son héros est un étudiant (même si ce n'est pas explicite). On retrouve dans le roman l'inquiétude de parents qui ne sont pas allés à l'université face aux nouveaux diplômés. À la fin, l'étudiant est interné à l'asile et interrogé par des étudiants en médecine. Ces derniers ont du mal à le trouver malade ; il est, au fond, simplement malade de l'université.

On peut aussi penser au roman de l'année : *Les Choses*. Perec est lui aussi un peu plus âgé, mais son expérience est comparable. Après la propédeutique, il n'a jamais achevé sa licence d'histoire. Ses personnages arrêteront vite leurs études (Sylvie n'aura que deux certificats sur quatre de licence) et deviennent psychosociologues (« par nécessité, non par choix »), tout en lisant énormément. Ils appartiennent à une génération qui s'est installée dans le provisoire.

Ces deux exemples témoignent de l'aliénation étudiante, de la condition étudiante, des malades de l'université, des étudiants échoués, victime de la massification brutale, et de l'aspiration à la culture de ces nouvelles couches.

La culture jeunes (18 janvier 2011)

Les Belles Images, le roman de Beauvoir sur 1965-1966, décrit la soirée du Réveillon du 31 décembre 1965 et rapporte une conversation de salon : « Vous avez vu hier, à la télé, la rétrospective ? – Oui, dit Laurence ; il semble qu'on ait vécu une drôle d'année : je ne m'en étais pas rendu compte. – Elles sont toutes comme ça et jamais on ne s'en rend compte. » La conversation dévie sur l'époque et l'avenir : « Je me demande ce qu'on pensera dans vingt ans du film sur la "France dans vingt ans". » Il s'agit d'une émission réalisée à partir d'un rapport de prospective du Commissariat général au Plan : six épisodes de 60 minutes sur la première chaîne posant les problèmes de l'urbanisation, du monde rural, des loisirs.

Plus loin dans le même dîner de Réveillon, on trouve une mention du magazine *Planète* : « [...] cette époque est si platement positiviste que par compensation les gens ont besoin de merveilleux. On construit des machines électroniques et on lit *Planète* ». Autre signe des temps, *Planète* exploite le succès du best-seller de Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Le Matin des magiciens. Introduction au réalisme fantastique* (1960), mêlant ésotérisme et science-fiction. Cette revue illustre l'affrontement entre une culture jeune et une culture légitime, mais également un optimisme général, dont on peut trouver la trace dans le mélange du scientisme et du merveilleux.

La société de 1966 apparaît comme une société jeune et optimiste. Une « culture jeunes » a fait son apparition à la radio, à la télévision et dans les magazines, identifiée à la chanson, notamment à *Salut les copains* et *Âge tendre et tête de bois*. Le transistor, la mobylette, le livre de poche et le briquet jetable sont ses objets fétiches. De nombreux travaux récents, en particulier ceux d'Edgar Morin, étudient le poids démographique des jeunes, à la suite du baby-boom, adolescents à partir de 1960, étudiants à partir de 1964. L'adolescence des années soixante est un moment d'abondance, après des enfances de restriction dans les années 50 : 72,5 % des ménages sont équipés d'un réfrigérateur en 1968 contre 7,5 % en 1954 ; en 1966, on franchit le seuil de la moitié des foyers équipés d'un téléviseur.

Les jeunes ne sont ni une catégorie, ni une couche, mais un lectorat ou un public. Ce sont, en fait, des agents économiques. Les jeunes ont désormais un pouvoir d'achat, de l'argent de poche (on pense au transistor et à la mobylette dans *Au hasard Balthazar*) ; les jeunes sont un marché, pour les produits de beauté, les disques, la presse et la publicité. Mais cette classe n'est pas homogène ; Edgar Morin signale beaucoup de nuances entre le blouson noir et le *beatnik*, même s'il perçoit des traits communs : une panoplie (« *blue-jeans*, polos, blousons et vestes de cuir, et actuellement la mode est au tee-shirt imprimé, à la chemise brodée ») ; des « biens de propriété "décagénaires" » : électrophone, guitare de préférence électrique, radio à transistors, collection de quarante-cinq tours, photos » (biens culturels) ; un langage (« "terrible", "sensass" ») ; des cérémonies (surprise-partie, *music-hall*) ; et enfin des idoles.

Les jeunes se trouvent également au centre de l'attention politique. On fait appel à François Missoffe après l'élection présidentielle, où les jeunes n'ont pas voté de Gaulle, pour ramener les jeunes vers le gaullisme avant les législatives de 1967. Missoffe lance une grande enquête-débat auprès des jeunes le 11 mai 1966, par une conférence de presse, « sur ce que doit être une politique de la jeunesse ». Le retour est médiocre (avec 7 000 réponses) et peu direct ; il s'est fait essentiellement par les associations. On en a tiré un Livre blanc ou plutôt un rapport, présenté en mai 1967 aux députés, après les élections. C'est un document beaucoup plus descriptif que programmatique, peu en prise sur la politisation des jeunes à partir de 1966.

Qu'est-ce que cette culture jeunes ? C'est tout d'abord, et encore, une culture imprimée. On offre souvent des livres, et notamment des livres de poche. *Pierrot le fou* présente Belmondo devant la librairie « Le Meilleur des mondes », entre des présentoirs de livres de poche versicolores, faisant virevolter les tourniquets et faisant son marché. La séquence suivante le présente dans son bain lisant l'*Histoire de l'art* d'Élie Faure. Les arts se trouvent au centre de cette nouvelle culture, du côté *High*, patrimonial. Les protagonistes des *Choses* emportent leurs biens les plus précieux dans leur exil de professeurs contractuels en Tunisie : « la rangée des *Pliéades*, les séries de revues, les quatre Tisé », tandis que, dans *Blanche ou l'oubli*, Marie-Noire, l'ancienne étudiante, est familière de « la collection de chez Arthaud », non pas la série de livres illustrés sur l'art roman en France (Zodiaque), mais la collection « Les Beaux Pays ».

Mais la culture imprimée des jeunes, c'est avant tout le poche : objet de polémique, de division tranchée. Or le format de poche commence à pénétrer la culture savante à partir de 1963. En 1966, on est pour ou contre la culture de poche, assimilée à la consommation. Avec le poche, le livre deviendrait consommable, jetable comme un journal ; il ne relèverait plus de la culture : voir l'article d'Hubert Damisch, « La culture de poche », dans le *Mercur de France* de novembre 1964, et les nombreuses réactions, notamment les numéros des *Temps modernes* d'avril et mai 1965.

Le poche brise le tabou du secret (et donc celui du privilège). Il encourage à la pagaille, la boulimie, l'anarchie des lectures ; mais il mène à une consommation plus réglée. Le « poche » est conduit à dépasser le poche vers le livre traditionnel. Le poche crée-t-il cependant des lecteurs ? On en doute. C'est simplement une forme nouvelle de l'édition.

Est-ce le rêve des éditeurs ? Le livre jetable comme *Paris-Match* ou *France-Dimanche* ? Suivant Sartre, il n'en est rien. Son *Huis-clos* en poche (1964) est selon lui plus attrayant que dans l'édition ordinaire. Le poche est encore marqué du signe de la rareté pour ses lecteurs, et reste précieux pour des lecteurs modestes. Sartre se montre donc favorable au poche, car il s'oppose à la culture des héritiers, même s'il est conscient que le poche n'a pas pénétré chez les « travailleurs non lecteurs des usines et des campagnes ». Dépendant du système capitaliste, il reproduit les choix de l'édition traditionnelle, à laquelle Sartre oppose les éditions populaires et les bibliothèques des pays de l'Est. Son argumentation ressemble à celle de Pierre Bourdieu et Alain Darbel à propos des musées dans *L'Amour de l'art* (Minuit, 1966), enquête qui conclut à l'absence de démocratisation de la culture.

Ainsi le livre de poche, comme les maisons de la culture, profite pour l'essentiel à ceux qui ont déjà la culture ou qui lui sont prédestinés. Mais il fonctionne à plein dans ce roman dépôt ou éponge de l'année, *Blanche ou l'oubli*. Deux protagonistes principaux : Gaffier, professeur sur le retour, universitaire, linguiste, lecteur de Benveniste et de Foucault, et Marie-Noire, jeune fille qu'il imagine, roman dans le roman. Le « Livre de poche », la collection, devient un leitmotiv du roman.

Mauriac versus Aragon (25 janvier 2011)

Mauriac et Aragon sont encore les deux grands écrivains de 1966 – avec Malraux et Sartre –, les représentants de deux églises ennemies : la catholique et la communiste, Rome et Moscou, *Le Figaro* et *L'Humanité*.

Mauriac occupe largement la scène littéraire et politique de la saison, avec son « Bloc-notes » hebdomadaire du *Figaro littéraire*. Il est à cheval, comme Aragon, entre la politique et la littérature, bénéficie d'une double légitimité. En septembre 1965, il publie chez Flammarion son dernier examen de conscience, les *Nouveaux Mémoires intérieurs* (après les *Mémoires intérieurs* en 1959), recueil d'articles et d'extraits du « Bloc-notes », avec un « Épilogue » et une « Postface ». La réception est unanime dans l'éloge et le livre est consacré à la fois par les tirages et par la critique. Mais l'un des grands événements de l'automne est son quatre-vingtième anniversaire, qui prend la forme d'une véritable commémoration nationale. Le point d'orgue survient le 10 novembre 1965 avec un dîner au Ritz organisé par Bernard Privat et Yves Berger, au nom des éditions Grasset, devant deux cents invités, en présence de Georges Pompidou, Premier ministre, Christian Fouchet, ministre de l'Éducation nationale, et de nombreux écrivains comme Julien Green, Ionesco, Robbe-Grillet, François Nourissier, Matthieu Galey, la princesse Bibesco. À travers lui, c'est le sacre du dernier grand écrivain régnant, rejoignant Bourget et Robbe-Grillet, même si cette reconnaissance s'accompagne chez certains d'une haine farouche : un grand arc antigauilliste hostile à Mauriac va du *Nouvel Observateur* à la droite nationaliste, par exemple le 15 décembre 1965, quand l'écrivain préside le meeting gaulliste organisé au Palais des Sports par Malraux.

Le lien entre Mauriac et Aragon pourrait se faire par Godard. Le cinéaste se trouve sur la route de tous les grands écrivains de l'époque : Mauriac est le grand-père de la jeune Anne Wiazemsky, qui s'apprête à tourner *Au hasard Balthazar* ; Godard la rencontre sur le tournage de Bresson, qu'il était venu interviewer. En cet été 1965, il est au centre des polémiques avec la sortie de *Pierrot le fou*. Aragon réagit contre les attaques visant le cinéaste dans un bel éloge : « Qu'est-ce que l'art, Jean-Luc Godard », dans *Les Lettres françaises* en septembre 1965. Il y déclare aimer Godard, « car il est tout langage. [...] Le désordre de notre monde est sa matière. » Ce soutien à Godard lui vaut les attaques de Guy Debord dans *L'Internationale situationniste*.

En 1965, Aragon peut tout se permettre, y compris de défendre Céline (« On reproche à Godard de citer Céline, mais il n'empêche que le *Voyage* est un fichu beau livre ») et se réjouit de se sentir proche de la jeunesse (il est cité par Belmondo dans *Pierrot le fou*). Aragon trouve une seconde jeunesse en Godard. Après *La Mise à la mort*, il se lance dans *Blanche ou l'oubli*, un roman jeune. Membre du comité central du PCF depuis 1954, proche de son nouveau secrétaire général, Waldeck Rochet, Aragon est, à l'image de Mauriac, un homme puissant et influent (ses soixante-dix ans seront célébrés en 1967 au XVIII^e congrès du PCF, où il prononcera un grand discours sur l'ouverture, « La vie et l'imagination »).

1965-1966 est bien une année remarquable pour Aragon. À l'automne, la refonte des *Lettres françaises* oriente la revue vers un nouveau public, en suivant la vague de *Tel Quel* et des sciences humaines. La mort de Tzara (décembre 1963) puis celle de Breton (septembre 1966) infléchissent un retour vers le surréalisme. S'il reste attaché au réalisme, il critique les excès du réalisme socialisme et demande droit de cité pour « un réalisme expérimental », ne souhaitant rien tant que la nouveauté dans le roman.

Pour Mauriac, l'époque des années 50 n'est plus celle du roman. Pour Aragon au contraire, le roman assimile tout, « tout est permis » dans le roman. *Blanche ou l'oubli* est vraiment le roman de l'année 1966, en ce qu'il est témoin de son temps (le jazz y est présent, la chanson de variétés, la télévision, et des détails comme les nouveaux départements de la banlieue parisienne, les nouveaux numéros de téléphone à sept chiffres, mais aussi l'affaire Ben Barka). *Blanche ou l'oubli* sera très bien reçu et consacrera l'apothéose du romancier. C'est un Aragon majestueux qui est ainsi consacré, à la veille d'être déposé par Mai 68 et l'invasion soviétique en Tchécoslovaquie.

Proust 66 (1^{er} février 2011)

L'année 1966 est-elle dans la réception de Proust une année comme les autres ou bien une année bascule ? Après le purgatoire des années 1930 et 1940, où Mauriac, Malraux, Céline, Aragon et Sartre ont occupé la scène littéraire, Proust sort de l'ombre dans les années 1950. *Jean Santeuil* puis le *Contre Sainte-Beuve*, jusqu'à alors inédits, sont publiés en 1952 et 1954 par Bernard de Fallois et la première Pléiade procurée par Pierre Clarac et André Ferré paraît en 1954. Proust sort peu à peu du ghetto et de la secte, n'est plus associé à la coterie homosexuelle, aristocrate et juive. Les modernes s'en emparent : Bataille et Blanchot, puis Robbe-Grillet, Sarraute et Butor. Les nouveaux romanciers placent Proust au sein d'une nouvelle triade, qui lui associe Joyce et Kafka. Ce sont là les prémisses d'une longue marche

vers le consensus. En 1955, se tient à Londres une exposition « Proust and his time. 1871-1922 », où l'écrivain est encore présenté sous un jour glacé et hiératique. Le premier tournant intervient avec le remarquable « Portrait-Souvenir » diffusé le 11 janvier 1962 pour célébrer le quarantième anniversaire de sa mort.

1966 marque les dernières heures d'un modèle de télévision de haute culture (« Lectures pour tous » 1953-1968, « Cinq colonnes à la une », 1959-1968, « Plaisirs de la lecture », « En français dans le texte », « Portrait-Souvenir » 1960-1964). La radio et la télévision sont encore à cette époque un repaire d'anciens résistants, jeunes hommes pour qui la Résistance avait fait office d'université : c'est le cas de Gérard Herzog, le réalisateur de « Portrait-souvenir », et de Roger Stéphane, l'*interviewer*.

On trouve dans cette émission des entretiens avec Daniel Halévy, le duc de Gramont, la comtesse Greffulhe, puis les témoins des dernières années : Mauriac, Morand, Jacques de Lacretelle, Cocteau, Emmanuel Berl, Philippe Soupault, Mme Paul Morand, Mme André Mauroix, et Céleste Albaret. Ce documentaire est aussi tourné vers la modernité de Proust : il y est fait allusion à Robbe-Grillet et Butor, et l'on voit des manuscrits.

Mais la vraie révolution vient de Céleste, qui évacue le boulevard Saint-Germain et devient le médiateur de Proust. C'est une inversion entre le haut et le bas, rendant Proust plus démocrate, plus populiste et plus adapté à la société de masse ; on peut désormais entrer chez Proust par l'escalier de service. Le romancier se trouve désormais à l'entre-deux de ces chemins, de la culture de masse et de la coterie.

Avec la disparition des derniers témoins, la fortune de Proust connaîtra un tournant important. Les premières approches nouvelles viennent d'abord de Suisse (G. Poulet et J. Rousset) ; en 1962, G. Cattani et Ph. Kolb organisent à Cerisy-la-Salle le premier colloque (dont les actes sont publiés en 1966), où l'on note l'absence de tout universitaire français : Proust n'est pas encore entré à la Sorbonne. Viennent ensuite les premières grandes thèses (É. Carassus, M. Raimond, puis J. Milly et J.-Y. Tadié). Un titre avait fait date chez les philosophes en 1964 : *Marcel Proust et les signes* qui devient, en 1970, lors de la réédition, *Proust et les signes*. De Marcel Proust à Proust tout court, c'est très exactement le tournant qui a lieu autour de 1966 : quand Marcel Proust est devenu Proust, quand « notre jeune homme », suivant la fameuse formule de Barrès, est devenu l'écrivain du siècle. Maurice Bardèche et Henri Bonnet, plus traditionnels, intitulent encore leurs livres de 1971 : *Marcel Proust romancier* (Les Sept Couleurs) et *Marcel Proust de 1907 à 1914* (Nizet), mais les plus jeunes, comme Jean Milly, ont abandonné le prénom.

La bascule a eu lieu entre 1962 et 1971, autour de 1965-1966. C'est une saison très proustienne, comme en témoigne le prix Goncourt de l'année, Jacques Borel. Il y eut également l'importante exposition Proust à la Bibliothèque nationale, à l'occasion de l'acquisition du fonds de manuscrits. Si le *Proust* de Deleuze creuse son sillon entre 1964 et 1966, l'événement de l'année est la biographie de George Painter vendue à 30 000 exemplaires. La réception de cette biographie est réservée ; on peut cependant isoler deux éloges paradoxaux : celui de Jean-François Revel qui admet l'hypothèse d'une confusion possible entre fiction et réalité, et celui de Barthes qui, en pleine querelle avec Picard, sauve le livre et change de terrain. Barthes oppose l'homologie structurale à l'analogie entre la vie et l'œuvre. À la Sorbonne, c'est la vie qui nous renseigne sur l'œuvre ; ici, c'est l'œuvre qu'on retrouve dans la vie de Proust. Barthes voit dans ce renversement la confirmation de la thèse de Deleuze, qui fait de l'univers de Proust un monde platonicien, un

monde peuplé d'essences à la fois fictives et réelles. Ce sont les deux plans d'une unique aspiration à l'écriture : la vie et l'œuvre se rejoignent de manière mystérieuse, auteur et personne s'abolissent. Cette perspective annonce son « Proust et moi » et *La Préparation du roman*.

C'est donc bien un moment de bascule : la vie de Proust est sauvée par l'explication paradoxale qu'a trouvée Barthes au plaisir qu'il a pris à lire Painter. Les vieux proustiens du *Bulletin de la société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray* sont débordés.

1966 est aussi l'année des *Lettres retrouvées* de Kolb, celle où Fasquelle retrouve le rapport de Jacques Madeleine, le premier lecteur de Proust en 1912. L'avant-garde et *Tel Quel* se tournent également vers lui. Enfin, Gérard Genette publie *Figures*, avec « Proust palimpseste », et s'éloigne de *Tel quel* pour parler de Proust dans *Figures II* et *Figures III*.

Le 28 décembre 1966, André Ferré meurt brutalement sur les manuscrits de Proust à la Bibliothèque nationale. Au même moment, le nom d'allée Marcel-Proust est donné à l'allée centrale qui, dans les Champs-Élysées longe l'avenue Gabriel. En 1966, les *baby-boomers* se sont emparés de lui. Depuis, Proust est resté au centre de la culture, à la frontière de la haute culture et de la culture de masse.

Barthes versus Picard (8 février 2011)

En 1966, Barthes est directeur d'études à la 6^e section de l'École pratique des Hautes Études (chaire de « Sociologie des signes et des représentations »). Dans ce fief de Fernand Braudel, le Centre d'études des communications de masse (CECMAS) a été créé en 1961 (avec Georges Friedmann, Edgar et Violette Morin, Christian Metz, Claude Bremond). Pour Barthes, depuis les *Mythologies* (1957), les recherches littéraires sont moins centrales. Son séminaire de 1962-1964 porte sur les systèmes sémiotiques non littéraires et même non linguistiques (image, son, geste, mode). Il est devenu un homme médiatique : on retrouve ses analyses de la publicité dans *Pierrot le fou*, *Les Choses* (Jérôme et Sylvie sortent des *Mythologies*), ou *Les Belles images* (le roman se passe dans le milieu de la publicité). Barthes est alors plus sociologue que littéraire.

L'affaire Barthes-Picard survient à la rentrée de 1965 ; elle éclate à contretemps deux ans après la parution de *Sur Racine* (qui était déjà ancien, les textes datant de 1958 à 1960). On a dit que Raymond Picard avait réagi au moment où Barthes touchait au cœur de la littérature française avec Racine, mais c'est sans doute moins *Sur Racine* que les *Essais critiques* (1964), dont les derniers textes opposent le structuralisme à la critique universitaire, qui ont provoqué l'attaque de Picard. Celui-ci, qui a publié sa thèse sur Racine chez Gallimard, dans la « Bibliothèque des idées », n'est pas un « sorbonnard » typique, un Brichot. Il est l'auteur d'un roman, *Les Prestiges*, paru en 1947 chez Gallimard. Proche de Jean Paulhan, il est familier de Sarraute et de Simon. Picard s'en prend chez Barthes à l'incohérence de la méthode, au jargon, à l'impossibilité de vérifier les interprétations. Il propose une nouvelle histoire littéraire, un lansonisme renouvelé, en revendiquant lui aussi un retour au texte.

La parution du pamphlet de Picard, *Nouvelle critique ou nouvelle imposture* dessine deux camps tranchés : les étudiants et l'avant-garde intellectuelle d'un côté, de l'autre la presse – *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur* –, où Picard est plutôt

bien accueilli, comme défenseur du bon sens. Barthes fut affecté par ces polémiques et ressentit comme un terrorisme l'attaque de Picard : « Moi je parle de Racine selon le langage de notre époque ; c'est moi le vrai gardien du patrimoine national ; il est délirant de dire que la nouvelle critique n'aime pas la littérature. » Barthes se dit du côté des jeunes et des étudiants.

Critique et vérité, publié en février 1966 avec un bandeau « Faut-il brûler Roland Barthes ? », comporte deux parties : une réfutation violente et politique des arguments de Picard, puis un programme scientifique. Barthes se réclame de la Résistance, de l'avant-garde brimée depuis le XIX^e siècle ; il s'agit de pousser l'adversaire vers la droite, voire l'extrême droite, et de s'inscrire dans une lignée qui part de Proust, Freud, Lacan, Queneau, Chomsky, Mallarmé, Jakobson, Blanchot, et qui court jusqu'à Le Clézio, Bataille, Saussure, Lévi-Strauss, Lukacs, Goldmann ou Benveniste : il n'y a plus ni poète ni romancier, il n'y a qu'une écriture. Barthes propose de développer une science de la littérature ; la critique doit être un « discours qui assume ouvertement, à ses risques, l'intention de donner un sens particulier à l'œuvre », qui impose du sens au lieu d'analyser comment il se produit.

Barthes a riposté, mais a-t-il répondu ? Il est déjà ailleurs : d'une part il fonde une science du texte, d'autre part il libère la critique. Sa défense est hésitante, flottante entre la science et l'écriture. Picard aura le dernier mot dans *Le Nouvel Observateur* en montrant que Barthes se renie lui-même et qu'au lieu d'une critique scientifique, il pratique une critique tremplin ou prétexte à l'écriture.

Bourdieu, dans *Les Temps modernes* en novembre 1966, déplace le débat et inscrit cette polémique au cœur de sa théorie du champ culturel et du projet créateur. À ses yeux, le véritable principe du débat ne se trouve pas dans le contenu des prises de position, mais dans les positions occupées par les protagonistes. Bourdieu renvoie donc les adversaires dos à dos et montre leur complicité structurale. Tous deux, pour lui, sont d'accord sur l'essentiel – la critique est interprétation (même si leurs modèles sont différents) –, ainsi que sur la défense du canon littéraire (ils parlent de Racine et non de la culture de masse). Il s'agit simplement de deux légitimations différentes. Son analyse réduit la querelle à une lutte pour le pouvoir, avec pour enjeu les jeunes et les étudiants.

Or cette controverse portait sur des textes déjà anciens. Où en était Barthes en 1966 ? En 1964-1966, son séminaire s'intitule sur « Recherche sur la rhétorique ». Il défend Painter dans les « Vies parallèles », donne un compte rendu de l'ouvrage de Benveniste. Il part au Japon, voyage dont il reviendra avec *L'Empire des signes*. Il est absent de la décade de Cerisy sur la critique en septembre 1966, mais en octobre il se rend à Baltimore pour le colloque de Johns Hopkins : sa communication, « Écrire, verbe intransitif », développe l'idée d'écriture, dans laquelle littérature et langage se retrouvent ; c'est cette notion d'écriture qu'il opposait à Picard. Il publie enfin le numéro 8 de la revue *Communications*, y donnant les rudiments de la logique du discours évoquée contre Picard : ce sont les éléments de narratologie qui alimenteront la nouvelle pédagogie de l'université puis de l'école, pour le meilleur et pour le pire.

L'exploitation des formalistes russes (15 février 2011)

1966 fut le moment de la percée médiatique du structuralisme, mais celui-ci ne doit pas envahir l'année, l'homogénéiser. Au contraire, c'est le structuralisme qu'il convient de replacer en 1966, car il fait partie d'un ensemble politique et social plus

vaste, d'une sorte de révolution culturelle dont il serait plus le symptôme que la solution. Ne laissons donc pas l'arbre cacher la forêt.

Si les structuralistes ont eu quelque chose en commun, ce fut le projet scientifique qu'ils opposaient à l'analyse psychologique ou phénoménologique, leur volonté de passer du vécu au concept, ou de l'humanisme au spécialisme. Dans cette optique, la science n'était pas entendue comme expérimentation, mais comme théorie. Foucault a voulu, disait-il, « substituer le système au sens ». Ce système, provenant de Saussure, repris par Lévi-Strauss, formait le socle commun, le point de ralliement des différentes spécialités. Pour d'autres, par exemple François Châtelet, chroniqueur abondant du *Nouvel Observateur* et de *La Quinzaine littéraire* en cette année-là, le terme de structuralisme aurait été inventé par ses ennemis, les sartriens, mais comme tel ne recouvrait pas d'unité.

La rupture peut être datée de l'automne 1965. Aux yeux du public cultivé, la philosophie, c'était jusque-là Sartre et l'existentialisme, les débats les plus vifs opposant l'humanisme chrétien et l'humanisme marxiste. Or Châtelet constate que les philosophies de la conscience, de l'existence, du vécu « ne correspondent plus aux exigences de l'esprit aujourd'hui, qu'il faut en venir à la rigueur du concept ». Entre Foucault et Althusser, la distance peut être grande, mais tous deux témoignent de la même volonté de « considérer les textes comme tels, comme des œuvres constituant la culture et non comme les produits de subjectivités contingentes ».

La publication en janvier 1966 du recueil des formalistes russes, *Théorie de la littérature*, fut l'un des événements marquants de l'année. Cette anthologie, réunie par Tzvetan Todorov, rassemble des textes écrits en 1915 et 1930 par des poètes futuristes et des linguistes – notamment le trio prodigieux Chklovski, Tynianov, Eikhenbaum –, alliant science et littérature dans la lutte contre le symbolisme et autres archaïsmes littéraires. Le livre constitua une arme dans la recherche d'une nouvelle alliance entre science et littérature autour de *Tel Quel* : il donnait une histoire et une généalogie à la linguistique structurale, ainsi qu'à la poétique et à la théorie littéraire qui se réclamaient de cette linguistique. Les formalistes russes servaient de précurseurs aux structuralistes et à l'avant-garde littéraire.

Cette reconstruction historique, montée par Roman Jakobson, complétée par Nicolas Ruwet dans son anthologie de Jakobson, *Essais de linguistique générale* (1963), et reprise par Todorov – ou encore Genette et François Wahl dans leur compte rendu du livre –, s'est longtemps imposée comme une évidence. Elle n'en est pas moins idéale et mythique. Todorov a sérieusement révisé depuis son appréciation des formalistes russes, par exemple dans *Critique de la critique* en 1984, montrant que le formalisme avait été d'emblée traversé par une contradiction (non surmontée) entre deux définitions concurrentes, interne et externe, de la littérature, ou de la littérarité.

La méconnaissance de Saussure et de la linguistique moderne en France avant l'apparition des structuralistes français dans les années 1950 était une hypothèse indispensable de cette histoire. Or cette ignorance n'est pas avérée. De Saussure à Antoine Meillet puis à Benveniste, de l'EPHE au Collège de France, la tradition fut parfaite. Tous trois se partagèrent entre la grammaire comparée et la linguistique générale. Benveniste est pour ainsi dire le petit-fils de Saussure et il ne renia pas son grand-père. La langue est perçue depuis longtemps comme système, ainsi qu'en témoigne l'usage que font Meillet et Vendryès de cette notion.

Le recueil de Todorov est un ouvrage de théorie, mais, appartenant à la « série théorique », il entre aussi en rapport avec les autres « séries sociales ». La portée

politique de la publication, arme opportune contre le réalisme socialiste, déborde l'intention théorique du volume. Le livre a vite été pris comme une preuve que le formalisme et l'engagement n'étaient pas incompatibles, comme un argument contre le dogmatisme et le conservatisme des écrivains communistes, une affirmation que le formalisme n'est en soi ni contre-révolutionnaire ni décadent. Dans *Les Lettres françaises*, la réhabilitation des formalistes et des futuristes est au programme ; elle sert de contrepoids et permet à Aragon d'infléchir la politique culturelle du PCF, au moment crucial du procès de Moscou.

Robert Bresson versus Jean-Luc Godard (22 février 2011)

Le panorama du cinéma est riche en 1966, avec de nombreux grands films. *Au hasard Balthazar* et *Masculin féminin* sont deux films sur et avec la jeunesse. La jeunesse est une invention de 1966, notamment de ces films (ou des années soixante) : la culture jeunes constitue les jeunes. On y trouve deux jeunes : celle de la ville et celle de la campagne. Mais toutes deux ont une culture en commun : la chanson, la danse, la sexualité. Ce sont deux films en noir et blanc à l'âge de la couleur, deux films noirs, durs, métaphysiques et sociologiques, enquêteurs et inquisiteurs.

Au hasard Balthazar est le film de Bresson le plus complexe et le plus personnel, tout à la fois en avance sur son temps et en dehors de son temps. C'est un film antimoderne. Bresson y oppose le cinématographe au cinéma (qu'il réduit à un théâtre photographié) et cherche à purifier le cinéma de ce qui n'est pas le cinéma. La caméra ne doit pas reproduire, mais créer. De la même manière, Bresson renonce aux acteurs professionnels, les jugeant paralysés par l'habitude. Godard entendait aussi « briser » les acteurs, « les détruire, comme les nazis ont détruit les juifs ». Le choix d'un seul objectif concourt également à casser le cinéma, renonçant au *travelling* et au panoramique, tandis que le son et les bruits suppléent l'image aussi souvent que possible. Bresson réalise un film-monde, vu par un âne, venu de la Bible, de *L'Âne d'or* d'Apulée, et de *L'Idiot* de Dostoïevski.

À côté de l'âne, on trouve une jeune fille qui lui fait pendant. Leurs deux vies s'entremêlent et se croisent. Bresson a souligné la difficulté de construire un tel film, avec autant d'épisodes représentant allégoriquement des vices. Plus qu'un film à sketches, c'est un film où les groupes humains sont imbriqués, composé comme un tableau plus que comme un récit. Bresson et Godard voient tous deux le cinéma comme à l'agonie et déplorent la fin des arts. *Au hasard Balthazar* pourrait décrire allégoriquement cette trajectoire : la mort de l'âne est une mort sans rédemption, réduite à la charogne, à son animalité.

La dimension sociologique de ce film se trouve aussi au cœur de notre réflexion sur l'année 1966 ; on voit notamment comment, en France, la chanson cristallise la culture jeunes.

Pour passer de Bresson à Godard, on a convoqué Edgar Morin, figure cruciale de 1966. Cette année-là, il faisait une enquête sociologique à Plouzévet, en Bretagne, avant d'en publier les résultats dans un livre. Cette commune a été le terrain d'une immense enquête multidisciplinaire du CNRS, de la DGRST, de l'INED, entre 1961 et 1967. L'enquête de Morin souligne le rôle de l'école dans le grand processus d'émigration et de promotion que connaissent les campagnes. Il voit également dans

la femme et les jeunes les principaux agents de la modernisation, en s'ouvrant à la culture de masse avec la télévision.

Masculin Féminin est un film ethnographique sur une bande de jeunes gens à Paris. Godard reconnaît qu'il aurait aussi bien pu l'intituler : « À la recherche de la jeunesse des années 60 ». Le film s'inscrit en plein dans un cinéma-vérité qui repose sur l'entretien, jonction entre les sciences humaines et les *mass media*. C'est une année et un film tournants pour Godard, entre *Pierrot le fou* et *Made in USA*. En regardant les jeunes et les laissant vivre, Godard estompe les différences entre la vie et le film.

Ni fiction, ni documentaire, *Masculin féminin* apparaît comme un « cinéma-essai », suivant Edgar Morin.

Nouveau roman *versus* *Tel Quel* (1^{er} mars 2011)

Dans les lettres, 1966 est une période d'interrègne pour la poésie. Gaëtan Picon dirige le *Mercur de France* jusqu'à sa disparition à l'été 1965. La revue *L'Éphémère* prendra la suite. Alors que le *Mercur de France* a duré trois siècles, *L'Éphémère* ne durera que quelques années. En septembre 1966, c'est la mort d'André Breton, la fin d'un règne. Trois commandeurs de la poésie dominant alors le paysage : Saint-John Perse, Char et Michaux. Ponge, qui vit une seconde jeunesse, notamment grâce à Sollers, les suit de très près ; il est sans doute le plus actif et le plus en prise avec ce qui se fait (il lit Barthes).

L'arrivée de la poésie en poche marque une forte nouveauté, que certains voient comme un sacrilège. Les situationnistes s'en prennent vivement à ce nouvel objet de consommation et se montrent tout aussi sévères à l'endroit des autres arts, dénoncent l'« établissement d'une différenciation publicitaire entre produits identiques dans la nullité (Perec ou Robbe-Grillet ; Godard ou Lelouch) ».

1966, c'est aussi le temps du divorce entre le nouveau roman et *Tel Quel*, jusque-là proches et complices, le moment de la séparation entre Sollers et Robbe-Grillet, et celui de l'essor de Duras, dans tous les genres et media. Barthes choisit alors Sollers contre Robbe-Grillet et insiste sur le caractère désormais historique du nouveau roman, dépassé par *Tel quel*. Dans son premier article dans *Tel Quel*, « La littérature, aujourd'hui » (1961), Barthes niait que l'étiquette de « nouveau roman » recouvrit autre chose qu'un mythe et associait encore Robbe-Grillet et à la « littérature immédiatement contemporaine ». Dans son deuxième article de *Tel Quel*, Barthes associe toujours Robbe-Grillet et Sollers à la même cause littéraire. Entre-temps, *Tel Quel* a publié un long article de Genette « Sur Robbe-Grillet » (1962), recueilli dans *Figures* en 1966, qui se montrait toujours favorable. Mais en 1966, le temps des complicités de *Tel Quel* et du nouveau roman est révolu : la rupture a été signifiée par une brève note hostile de Sollers sur l'ouvrage théorique de Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman* (1964). Sollers, conformément aux réserves déjà exprimées par Barthes, dénonçait comme une incohérence et une régression le passage du « réalisme objectif » au « réalisme subjectif » dans l'œuvre de Robbe-Grillet (du chosisme à l'humanisme, comme disait Barthes). Sollers défendait la contestation du roman psychologique et bourgeois par les romanciers modernes, mais critiquait l'erreur « réaliste » symétrique qui donnait un privilège inacceptable au monde extérieur, suivant une conception naïve de la réalité échouant à saisir la manière d'apparaître des choses. En d'autres termes, sous l'allure de l'objectivisme

– naguère loué par Barthes –, Robbe-Grillet, par faiblesse philosophique, reconduisait le psychologisme. Il avait d’abord défendu une théorie objectale, ensuite le blocage des significations, il en était enfin revenu à l’idée de la subjectivité absolue, du réalisme mental.

Robbe-Grillet devait réagir dans une lettre à Sollers du 10 janvier 1965 ; il s’y amusait des revirements de Sollers, mais la rupture était consommée. Plus tard, Sollers se montrera beaucoup plus hargneux envers les nouveaux romanciers, reprenant l’avis des situationnistes, les qualifiant de positivistes et technocratiques. L’homme est aliéné par la machine et le maximum d’aliénation est atteint quand le roman fait croire à la « liberté et compensation psychique ». C’est une bataille symbolique typique : après quelques années d’alliance, Robbe-Grillet, comme parrain, est renié.

1966 reste surtout une grande année pour Marguerite Duras. Outre la parution du deuxième roman du cycle de *Lol V. Stein, Le Vice consul, Le Square* est joué au théâtre Daniel Soriano, et Jean-Louis Barrault met en scène *Des journées entières* à l’Odéon, avec Madeleine Renault. Duras est aussi très présente à la télévision où elle participe presque chaque mois à l’émission *Dim Dam Dom* (1965-1970) ; elle est sans conteste l’écrivain qui a le mieux maîtrisé ce médium, qui lui a permis d’expérimenter les techniques du cinéma. En cette année, Duras est la femme orchestre occupant tous les media.

Malraux : l’année terrible (8 mars 2011)

Malraux a 65 ans en 1966 ; il est ministre d’État chargé des affaires culturelles, accablé par les affaires. C’est pour lui une année rude, dans la vie publique comme dans la vie privée – une année de crise, mais aussi de renaissance.

Il est parti en juin 1965 pour l’Asie, car ses médecins lui ont ordonné de prendre du repos. Le voyage s’est transformé tardivement en mission. Malraux est en dépression après une série de chocs (brouille avec sa fille, décès de ses deux fils, attentat de 1962, relation difficile avec Madeleine, sa femme). Il survit grâce à l’alcool, la cigarette et les drogues. Partant en croisière, il a le projet de reprendre *Le Musée imaginaire*, mais, passé le Caire, il se lance frénétiquement dans les *Antimémoires*. C’est un ravissement qui inaugure onze années d’écriture ininterrompue, sa dernière période. Avec les *Antimémoires*, Malraux redécouvre sa jeunesse. Après le Malraux romancier, puis celui des écrits sur l’art, vient le Malraux mémorialiste. Les *Antimémoires* paraîtront le même mois de septembre 1967 que *Blanche ou l’oubli*, deux livres essentiels pour nous. Écrits tous deux en 1966, ils marquent un retour en gloire après une série de péripéties personnelles et politiques, pour Aragon comme pour Malraux.

Mais l’année pour Malraux est aussi ponctuée par quatre grands moments. En mars 1966, il donne l’un de ses grands discours à Amiens pour l’ouverture de la maison de la culture. Notre temps remplace l’âme par l’esprit, la religion par la science. Face à la machine, Malraux ressent la nécessité d’une réaction et veut faire pour la culture, ce que la III^e République a fait pour l’enseignement.

Surviennent ensuite trois scandales qui rythmeront l’année : la censure de *La Religieuse* de Rivette d’abord, à l’initiative d’associations de religieuses et de parents d’élèves des écoles catholiques. Godard injurie Malraux dans *Le Nouvel Observateur*. Éclate juste après l’affaire des *Paravents*, la pièce de Genet montée

par Roger Blin à l'Odéon, le théâtre de Jean-Louis Barrault. Malraux défendra Genet à l'Assemblée nationale, le comparant à Baudelaire, Flaubert et Goya, ou au retable de Grünewald. Vient enfin une violente querelle avec Boulez, qui se montre aussi impertinent que Godard à l'égard du ministre. Boulez et le Domaine musical rassemblent un vrai gotha de l'intelligentsia, lieu éminent de rencontres d'avant-garde, mais Malraux nomme Marcel Landowski à la tête de la direction de la musique. Boulez ressent cette nomination comme un affront et annonce une grève avec « tout ce qui est organisme officiel de la musique en France ». L'affaire se termine en août par un échange de lettres, extrêmement sèches.

Les scandales abondent tout au long de l'année, mais ne freinent pas la rédaction des *Antimémoires*, qui ne sont pas une chronique de 1966 : on est ici de plain-pied dans l'intemporel. Avec Malraux, on se déplace en permanence entre 1966 avant J.-C. et 1966 après J.-C., au plus loin donc de la chronique et de *Blanche ou l'oubli*.

Tous contre Sartre (15 mars 2011)

Blanche ou l'oubli a été introduit comme une chronique de 1966, avec chez Aragon une rage d'en être, de paraître dans le vent : « Pour moi, l'essentiel de l'histoire, c'était la jeunesse dans un livre où les principaux protagonistes ne sont pas jeunes ; la question était pour moi de mettre Gaiffier – c'est-à-dire un homme de ma propre génération – à la fois devant la plus jeune génération – de vingt à vingt-cinq ans au moment où le livre est écrit – et de montrer en même temps que sa curiosité de cette génération, sa fidélité, son attachement à une femme de la sienne (même un peu plus jeune que lui), la femme de sa vie », Blanche qui l'a quitté depuis dix-huit ans. C'est un roman plus complexe, plus méta-romanesque, plus circulaire que celui de Robbe-Grillet : Gaiffier imagine l'histoire de Marie-Noire, se met dans la peau de la jeune fille, pour essayer de comprendre pourquoi sa femme est partie, et Marie-Noire à son tour se met à imaginer une histoire où Gaiffier intervient : le personnage devient narrateur et le narrateur personnage, si bien qu'on ne sait plus qui écrit qui.

Or ce livre est ponctué d'un trou – juste après que Marie-Noire s'est mise à écrire –, creusé d'un hiatus, d'une pause au milieu, expliquée par une maladie – une crise cardiaque suivie d'une longue convalescence – du narrateur, Gaiffier, de la mi-février 1966 à la fin de mai 1966. Le roman s'arrête, la chronique contient un grand blanc, pas un mot d'écrit durant cinq mois, aucune actualité française ni internationale, jusqu'en juillet où la narration reprend. Au cœur du livre, il y a donc un creux massif. Les événements de la vie réelle permettent-ils de comprendre cette absence dans l'écriture d'Aragon ? Il y aurait au moins trois explications possibles. La maladie du narrateur correspond d'abord à une intense activité politique de l'écrivain : le jour de la crise cardiaque du narrateur, Aragon publie, le 16 février 1966, une tribune dans *L'Humanité* critiquant le procès de Moscou, puis il s'active dans l'organisation du comité central d'Argenteuil. Aussitôt après, Aragon et Elsa quittent Paris pour un mois à Florence, d'où ils reviendront début mai, et Aragon consacre plusieurs mois à corriger péniblement *Les Communistes* pour les *Œuvres romanesques croisées*. Enfin, l'hiatus du roman semble avoir une raison plus biographique que politique, et très intime : une lettre d'Elsa à Aragon a été retrouvée, vingt ans plus tard, en 1986, alors que tous deux étaient décédés. Lettre sauvée, lettre terrible, lettre d'accusation de la femme dépossédée par le roman sur elle

(*Blanche ou l'oubli* la met à nu), lettre d'appel au secours adressée à un histrion, à un pitre (tout écrivain est sans doute un pitre), lettre qui date de ce printemps 1966. Une partie de cette lettre se retrouvera dans le roman ; le voile de la fiction est transparent : *Blanche* transpose l'actualité la plus privée. Mais le roman a aussi été bouleversé par deux publications majeures du printemps 1966, qu'Aragon assimile tout de suite : les livres de Benveniste et Foucault.

Aragon ne s'est pas trompé : ce sont les deux titres phares de cette année, marquée par la réaction contre Sartre. Madeleine Chapsal insistera dans son compte rendu des *Mots et les choses* dans *L'Express* sur la sévérité à l'égard de Sartre, que Foucault pousse vers le musée. Deleuze fait de même dans *Le Nouvel Observateur*. Face à l'absurde, Sartre a voulu montrer qu'il y avait partout du sens. Or on a cessé de croire qu'il y avait du sens. Le sens n'est qu'un effet de surface, une écume. Le moment Foucault est donc un moment anti-Sartre, peu après l'apothéose de l'écrivain à l'automne 1964 (la publication des *Mots* et le refus du prix Nobel). Sartre à 60 ans se trouve déphasé, pris au piège de l'incompatibilité entre sa philosophie et les nouvelles sciences de l'homme. Sartre rencontrait déjà l'opposition ferme de Lévi-Strauss, qui l'emporte alors pour de bon à travers des émules dans lesquels il ne se reconnaît d'ailleurs pas. Dans un texte amer, Sartre répond à Lévi-Strauss et à Foucault à l'occasion d'un numéro spécial de *L'Arc* ; il voit dans leur opposition une tendance dominante au refus de l'histoire, et derrière l'histoire, il pointe le refus du marxisme. L'arrivée du système serait une attaque de la bourgeoisie contre Marx ; le structuralisme est assimilé à la technocratie.

La querelle s'apaisera rapidement. Le moment anti-sartrien a été un épisode. Sartre poursuit son chemin, publie son Flaubert durant l'été et l'automne 1966 dans *Les Temps modernes*, « Flaubert : du poète à l'artiste ». Histoire et structure sont deux faces indissociables d'une même réalité, deux points de vue complémentaires. Une étude structurale n'exclut pas, mais implique des considérations historiques.

Dès septembre 1966, Foucault travaille à *L'Archéologie du savoir* et se met à ménager Sartre. Ils se retrouveront après 1968 pour militer auprès des gauchistes.

L'« antihumanisme théorique » : le couple Lacan et Althusser (22 mars 2011)

1966 fut une année exceptionnellement brillante pour la science. À l'automne 1965, le prix Nobel de médecine est attribué à Jacques Monod, François Jacob et André Lwoff pour leurs travaux sur le code génétique ; à l'automne 1966, le prix Nobel de physique est attribué à Albert Kastler pour la découverte et le développement de méthodes optiques servant à étudier la résonance hertzienne dans les atomes. Ces travaux ont fasciné un large public, et notamment Mauriac lors de la leçon inaugurale de Monod au Collège de France. Ces scientifiques sont aussi engagés, Monod dans la réforme de l'université, lors du colloque de Caen de l'automne 1966 ; Kastler présent le 30 novembre 1966, lors des « Six heures pour le Vietnam » à la Mutualité.

C'est aussi l'année de la « mort de l'homme », de l'« antihumanisme théorique » d'Althusser. Mauriac, Sartre représentent les humanismes de jadis : c'est toute la génération des soixante à quatre-vingts ans qui est balayée par les jeunes (et moins jeunes, comme Lacan). Althusser et Foucault deviennent les références incontournables, avec Lévi-Strauss et Lacan.

Dans cette histoire, il ne faudrait pas manquer un acteur majeur qui n'a pas été encore évoqué : l'Union des étudiants communistes (UEC), allant de soubresaut en soubresaut, de crise en crise, jusqu'à sa reprise en main définitive par le PCF, au printemps 1966.

Lacan tient alors son séminaire rue d'Ulm. Entre lui et Althusser, gravite un noyau d'élèves partagés et échangés, qui sont proches de l'UEC. La crise de l'UEC est liée aux bouleversements du monde étudiant et de sa politisation à la suite de la guerre d'Algérie. Le PCF a fini par ne plus maîtriser l'UEC, qui regardait vers le PC italien et vers l'Europe. L'UEC est tentée par une rénovation du PCF. C'est le moment d'une lutte violente dans les coulisses entre Garaudy et Althusser, qui vient de rassembler ses réflexions sur Marx dans *Pour Marx* puis *Lire le Capital*. C'est dans ce contexte très chargé, où le PCF doit trancher la question de l'humanisme, que s'ouvre le comité central de mars 1966. Le conflit entre Garaudy et Althusser est au premier plan, mais la violence des débats restera absente des textes de compromis.

C'est à Argenteuil que la cellule de la rue d'Ulm a vu un motif de rupture. Après avoir perdu les Italiens en 1965, les trotskystes en 1966, l'UEC perd les ultra-orthodoxes. L'UEC a été donc épurée au prix de beaucoup de pertes, et le PCF a perdu pour longtemps ses cadres et ses jeunes.

La publication des *Écrits* de Lacan survient dans ce contexte. Curieusement l'accueil le plus favorable est venu des *Lettres françaises* et du *Figaro*. Même si Lacan n'était pas intéressé par le marxisme, ses étudiants l'étaient davantage. Après *Les Mots et les choses*, lu sur les plages durant l'été 1966, d'après *Le Jardin des modes* de juin 1967, les *Écrits* seront la lecture favorite des mondaines sur la Côte d'Azur.

La polémique *Treblinka* (29 mars 2011)

Après avoir rapidement parcouru le dernier trimestre de l'année 1966 – discours de De Gaulle à Phnom Penh, librairie, films –, on a reconnu les impasses et les manques de ce cours : la culture de masse, la télévision, l'Europe (la crise de la chaise vide), l'urbanisme, les villes nouvelles, les sciences et techniques. Mais, sans être ni historien ni sociologue, on a pris en compte les images et le son. On aurait dû parler davantage des femmes et du féminisme, par exemple de la nouvelle loi sur le mariage donnant aux femmes leur indépendance en matière bancaire et de travail le 1^{er} janvier 1966.

Une dernière affaire a été mentionnée, qui a occupé toute l'année. Elle est liée à la publication du livre de Jean-François Steiner, *Treblinka*, qui a connu un énorme succès, mais aussi provoqué une controverse. Steiner était à la recherche d'une « histoire de résistance juive » à opposer à l'image de passivité supposée des victimes, complices de leur sort (idée voisine de celle de Hannah Arendt sur la trahison des élites juives dans *Eichmann à Jérusalem*, traduit en français à l'automne 1966). La critique est surtout venue du fait qu'il s'agissait d'un récit romancé plutôt que d'un livre d'histoire.

Mais ce livre, malgré les violentes attaques qu'il a subies, a marqué le réveil de la mémoire de la Shoah en France, le début de l'insistance sur le sort spécial des juifs, la distinction entre camp de concentration et camp d'extermination (identifiés par les histoires gaulliste et communiste de la guerre). Pour dater sa conversion, Pierre Vidal-Naquet se réclamera toujours de ce livre qu'il juge pourtant exécration, mais qui a signifié un tournant dans la conscience française.

Dans ce cours, les hommes et les femmes de 1966 ont été traités comme s'il s'agissait de Nambikwaras ou d'Arapechs, sans porter de jugement, comme si on n'avait pas été là. Mais il faut toujours réfléchir à la place de l'observateur (sinon, c'est la « place du roi », comme le disait Foucault à propos des *Ménines*). Le devoir d'implication appartient aussi à l'éthique du chercheur. Pourquoi donc 1966 ? L'année n'a pas été tirée au sort. Ce fut vraiment une année tournant dans la France moderne.

Mais on avait aussi des motivations personnelles : on a voulu vérifier quelques petits faits. 1966 est l'année où j'ai découvert la France après des études secondaires aux États-Unis. Ce fut le moment où se posa pour moi la question de l'identité française : j'aurais donc voulu vérifier la dimension collective de ma propre histoire. Aussitôt parti en province, j'ai peu partagé les préoccupations des intellectuels parisiens, mais j'ai suivi avec assez d'attention les événements de l'année, l'élection présidentielle, l'affaire Ben Barka. J'ai évoqué certaines de mes passions de 1966, comme Gainsbourg, *Pierrot le fou*. J'ai connu plus tard quelques-uns des protagonistes dont j'ai parlé : François Châtelet, mon professeur puis un ami, François Wahl, mon premier éditeur, et bien sûr Roland Barthes, Gérard Genette, Louis Althusser, Pierre Nora, ou encore Christian Fouchet et Pierre Vidal-Naquet. Mais certains développements n'étaient pas prévus, sur Aragon et Malraux, sur *Blanche ou l'oubli* et les *Antimémoires*, écrits cette année-là. Avec 1966, c'était pour ainsi dire mon histoire que je vous ai racontée.

SÉMINAIRE (EN RELATION AVEC LE COURS)

François Dosse, *Université Paris 12*, « L'année-lumière du structuralisme », 11 janvier 2011.

Pierre Nora, *de l'Académie française*, « Gallimard et les sciences humaines », 18 janvier 2011.

François Hartog, *École des Hautes Études en Sciences sociales*, « Situation de l'histoire en 1966 », 25 janvier 2011.

Gérard Genette, « Autour de *Figures* », 1^{er} février 2011.

Élisabeth Roudinesco, *Université Paris 7 – Diderot*, « Parution et réception des *Écrits de Lacan* », 8 février 2011.

Georges-Jean Pinault, *École pratique des Hautes Études*, « Benveniste et l'invention du discours », 15 février 2011.

Philippe Roger, *École des Hautes Études en Sciences sociales*, « Sade, sexe et politique », 22 février 2011.

Antoine de Baecque, *Université Paris Ouest – Nanterre*, « Godard 66 : le sociologue contestataire », 1^{er} mars 2011.

Ludovic Tournes, *Université Paris Ouest – Nanterre*, « 1966 : année jazzistique », 8 mars 2011.

Éric de Chassey, *Université François-Rabelais de Tours, Directeur de l'Académie de France à Rome – Villa Médicis*, « Peinture critique, peinture politique : la "jeune peinture" française », 15 mars 2011.

Antoine Prost, *Université Paris 1*, « Le monde de l'Éducation nationale en 1966 », 22 mars 2011.

Marcel Benabou, *Université Paris 7 – Diderot, secrétaire de l'Oulipo*, « Oulipo : le tournant », 29 mars 2011.

JOURNÉE D'ÉTUDE : « PROUST : TRAVAUX RÉCENTS, NOUVELLES MÉTHODES »

Séminaire de la fondation Hugot du Collège de France : journée d'étude organisée par Antoine Compagnon et Nathalie Mauriac Dyer le 10 mars 2011.

Hiroya Sakamoto (Université Rikkyo) : « Lire Proust du point de vue de l'histoire culturelle : autour des inventions techniques et de la Grande Guerre ».

Julie André (Sciences-Po Paris, Université Nancy 2) : « Sur un "embryon de roman" (Cahier 46) : génétique et pratique de l'écriture au brouillon ».

Matthieu Vernet (Collège de France) : « De quoi Baudelaire est-il le nom ? ».

Masafumi Oguro (Université Komazawa, Tokyo) : « Proust, les arts et le pays : naissance et évolution d'une esthétique du déracinement ».

Maya Lavault (Paris) : « Sur les traces du "je" proustien, de Sherlock Holmes à Leibniz ».

Laurence Teyssandier (Université d'Angers) : « Quelques enseignements de M. de Charlus ».

Yuji Murakami (Université Paris-Sorbonne) : « L'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust ».

Guillaume Perrier (Université Joseph-Fourier Grenoble 1) : « La mémoire contextuelle : du lecteur à l'écrivain ».

Liza Gabaston (Sarah Lawrence College, New York) : « Proust et le "langage muet". Enjeux narratifs de l'herméneutique du corps dans la *Recherche* ».

Florian Pennanech (Académie de Nantes) : « Les aspects d'une œuvre ».

CONFÉRENCIERS INVITÉS

Brian Boyd, Université d'Auckland (Nouvelle-Zélande)

1. The evolution of stories (titre du livre paru en 2009 chez Harvard University Press)

2. Nabokov as Psychologist

Les mardis 8 et 15 février 2011.

David Freedberg, Professeur à l'Université Columbia, New York (États-Unis)

Art History and Neuroscience : the Challenge for the Humanities

1. The painter without hands : mirrors, phantoms, and the history of art

2. Zombies and connoisseurs : automaticity and culture

3. A Dance to the Music of Time : pictures and dance

4. Wrestling with Berenson : art history and sport

Les mercredis 18, 25 mai et 1^{er}, 8 juin 2011.

MISSIONS

– « Lundis du Collège de France à Aubervilliers », 7 février 2011.

– « Le Collège de France au Maroc », Bibliothèque nationale, Rabat ; Institut français, Meknès ; Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès ; Institut français, Fès, 14-18 juin 2011.

CONFÉRENCES ET DÉBATS

– Leçon inaugurale, École nationale des Ponts et Chaussées, 26 août 2010.

– Emory University, Atlanta, 30 septembre-1^{er} octobre 2010.

- « Les Rendez-vous de l'histoire », Blois, 16 octobre 2010.
- Stanford University, 28 octobre 2010.
- Université de Kyoto, 20-21 novembre 2010.
- Institut Diderot, Paris, 7 février 2011.
- « Carte blanche », Columbia University, 10 février 2011.
- Università di Torino, 3 mars 2011.
- Lycée Benjamin-Franklin, Orléans, 18 mars 2011.
- University of Chicago, 5-9 avril 2011.
- Seoul International Literary Forum, Daesan Foundation, 23-27 mai 2011.
- Institut français, Séoul, 24 mai 2011.
- Université Yonsei, Séoul, 25 mai 2011.
- Union des Ingénieurs des Ponts, des Eaux et des Forêts, 8 juin 2011.
- Saint Hugh's College et Maison française, Oxford, 10 juin 2011.

PUBLICATIONS

Édition

Maurice Barrès, *Mes cahiers*, Paris, Éd. des Équateurs, 2010.

Directions d'ouvrage

Compagnon A. et Bertini M. (éd.), *Cahiers de littérature française*, « Morales de Proust », n° 9-10, 2010.

Compagnon A. (éd.), *La République des lettres dans la tourmente (1919-1939)*, Paris, CNRS – Alain Baudry et Cie, 2011.

Articles

Compagnon A., « Rajeunir Montaigne », in Zink M. (éd.), *Livres anciens, lecture vivante*, Paris, Odile Jacob, « Travaux du Collège de France », 2010.

Compagnon A., « Darwin en littérature », in Prochiantz A. (éd.), *Darwin, 200 ans. Colloque annuel du Collège de France*, Paris, Odile Jacob, « Travaux du Collège de France », 2010.

Compagnon A., « Après les antimodernes », in Huet-Brichard M.-C. et Meter M. (éd.), *La Polémique contre la modernité. Antimodernes et réactionnaires*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

Compagnon A., « Les malheurs de Saint-Loup », *Études de langue et littérature françaises* (Kyoto), n° 40, 2009.

Compagnon A., « On croit être original, et on s'aperçoit qu'on a juste été typique », in Chardin Ph. (éd.), *Originalités de Marcel Proust*, Paris, Kimé, 2010.

Compagnon A., « Les missions de 1959, vues de 2009 », in Barnavi É. et Saint-Pulgent M. de (éd.), *Cinquante ans après. Culture, politique et politiques culturelles. Colloque du cinquantenaire du ministère de la Culture et de la Communication*, Paris, La Documentation française, 2010.

Compagnon A., « Histoire et littérature, symptôme de la crise des disciplines », *Le Débat*, n° 165, 2011.

AUTRES RESPONSABILITÉS

- Membre du Haut Conseil de l'éducation.
- Membre du Haut Conseil de la science et de la technologie.
- Membre du conseil scientifique de la Fondation des Treilles.
- Membre du conseil scientifique du Collegium de Lyon.
- Membre du conseil scientifique de l'Institut des Hautes Études pour la science et la technologie (IHEST).
- Président du conseil scientifique de l'École normale supérieure.
- Président de la commission « Littérature classique et critique littéraire » du Centre national du livre (CNL).
- Directeur de l'UPS 3285 « République des Lettres » du CNRS.
- Membre du conseil de l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES).

THÈSE SOUTENUE SOUS LA DIRECTION DU PROFESSEUR

Angela Ryan, « L'héroïne absente : la tragédie comme inscription culturelle », Paris IV, janvier 2011.

DISTINCTIONS

Doctorat *honoris causa*, King's College, Londres, novembre 2010.

ACTIVITÉ DE LA CHAIRE

M. Matthieu Vernet, ATER

Matthieu Vernet a occupé le poste d'attaché temporaire d'enseignement et de recherche auprès de la chaire de Littéraire française moderne et contemporaine. Agrégé de Lettres modernes et ancien allocataire moniteur à l'université Paris-Sorbonne, il y a enseigné la littérature française des XIX^e et XX^e siècles. Il prépare actuellement dans cette même université une thèse de Lettres modernes sur Proust et Baudelaire sous la direction du Professeur Antoine Compagnon. Ses recherches portent plus généralement sur la mémoire des œuvres et des textes, l'acte de lecture, l'étude des rapports entre prose et poésie, romanesque et poétique ; elles entendent articuler l'histoire littéraire à la théorie pour proposer une saisie dynamique de l'intertextualité.

Dans le cadre des activités de la chaire, Matthieu Vernet a collaboré à l'organisation du séminaire de l'année (« 1966 *annus mirabilis* »), dont il coordonne la publication. Il a eu, par ailleurs, l'occasion de participer à la journée d'étude « Proust : travaux récents, nouvelles méthodes », organisée par Antoine Compagnon et Nathalie Mauriac Dyer à la fondation Hugot du Collège de France en mars 2011. Enfin, il collabore avec Antoine Compagnon à l'établissement d'une histoire du Collège de France pour les XIX^e et XX^e siècles.

Il a mis en place et animé un séminaire réunissant les chaires de Littérature française moderne et contemporaine, de Littératures médiévales, de Littératures modernes de l'Europe néolatine et d'Écrit et cultures dans l'Europe moderne. Ce séminaire a rassemblé professeurs, chercheurs, maîtres de conférences, ATER et boursiers de ces différentes chaires.

Membre de l'équipe Fabula à l'École normale supérieure, Matthieu Vernet dirige la revue des parutions *Acta fabula* et préside l'association des ChADoC (Chercheurs associés et doctorants du Collège de France).

Publications : « D'un Baudelaire l'autre, lecture critique du "soleil rayonnant sur la mer" », *Bulletin d'informations proustiennes*, 40, 2010, p. 93-104 ; « Modernités du mal », en collaboration avec Sarah Lacoste, *Acta fabula*, « Essais critiques », vol. 11, n° 6, juin 2010 [<http://www.fabula.org/revue/document5735.php>].

